

# Le refoulement

## Point Hors Ligne

Collection dirigée par Jean-Claude Aguerre

La collection « Point Hors Ligne » explore les questions essentielles à l'avancée du champ psychanalytique. Elle s'attache à tisser les liens entre une élaboration théorique et une pratique au quotidien.

Retrouvez tous les titres parus sur

**[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)**

Patrick Landman  
Gérard Pommier

Le refoulement  
Pourquoi et comment ?

POINT HORS LIGNE

 r s  
editions

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2013  
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-3924-8  
Première édition © Éditions érès 2013  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse  
**[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)**

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

## Table des matières

Où commence le refoulement ?.....	9
Refoulement originaire, refoulement secondaire.....	33
Le refoulement originaire : mythe ou événement ?.....	59
Le refoulement de la <i>représentation de choses</i> par les <i>représentations de mots</i> .....	85
L'affect comme signal du refoulement .....	113
La subjectivation comme condition de la conscience.....	137
Le refoulement est toujours « représenté » (le représentant de la représentation).....	165
Le refoulement pousse à chercher la « cause ».....	187
La pulsion sort du mythe .....	219
La répression complète le refoulement dont elle se distingue.....	245
Le fantasme parricide comme point de capiton du refoulement.....	273
Le refoulement interprète-t-il ? .....	299
Le feu d'artifice des refoulements .....	323



La psychanalyse a été découverte par un neurologue, qui sut tirer les leçons de son expérience clinique. Freud a progressivement théorisé cette expérience grâce à ses amis, ses compagnons, ses disciples, et grâce à des échanges et une immense correspondance, qui fut loin d'être toujours amicale. En amont comme en aval, la « découverte » s'est faite selon une méthode fidèle à son objet, c'est-à-dire la parole. Des avancées aussi essentielles que celles de Jacques Lacan, sans qui la psychanalyse aurait sans doute périclité, doivent tout à un séminaire tenu pendant plus de vingt ans, de même qu'à des articles de circonstance, généralement polémiques. La parole, celle de l'amitié et de la guerre, ont été les moteurs de la pensée comme d'une pratique.

S'agissant d'une question cruciale de la psychanalyse – le refoulement –, le séminaire ici retranscrit a voulu témoigner en même temps de cette méthode, qui fonde son investigation scientifique spécifique. Il comporte des hésitations, des répétitions, des retours en arrière ; mais – au total – il espère offrir au clinicien et au lecteur un instrument utile et quelques avancées nouvelles.





## Où commence le refoulement ?

*Patrick Landman* : Nous ouvrons donc ce séminaire de recherche. Gérard Pommier et moi-même ferons à tour de rôle un court exposé, qui sera aussitôt commenté par celui qui n'a pas parlé. Puis l'ensemble des participants pourra réagir à ce que l'un ou l'autre a dit.

Je vais brièvement introduire sur la question du refoulement originaire. Il est apparu en tant que concept chez Freud le 12 novembre 1897, précisément dans une lettre à Fliess datée du 14 novembre 1897 : « Cela advint le 12 novembre 1897. Le soleil se trouvait dans l'angle oriental, Mercure et Vénus étaient en conjonction. Non, aucun faire-part de naissance n'est aujourd'hui rédigé ainsi. Ce fut donc le 12 novembre, journée marquée par une horrible migraine. Dans l'après-midi Martin a écrit son nouveau poème et le soir Holly a perdu sa deuxième dent. Et c'est en ce jour, qu'après les terribles affres des dernières semaines, je mis au monde une nouvelle parcelle de savoir. » Voilà le faire-part humoristique de Freud pour la naissance de la notion de refoulement. La question du refoulement est absolument centrale, puisque tout ce qui est refoulé est inconscient ; en revanche, tout ce qui est inconscient n'est pas nécessairement refoulé. La conjonction entre le refoulement et l'inconscient est donc fondamentale. La notion d'inconscient n'a pas une origine purement freudienne, alors qu'il semble que le refoulement

soit vraiment une invention de Freud même si ce fait a pu être contesté. J'ai par exemple appris, dans un livre collectif sur le refoulement<sup>1</sup>, que Victor Hugo emploie ce terme dans *Quatrevingt-treize* : « Ce prêtre étudiait sans cesse, ce qui l'aidait à supporter sa chasteté, mais rien de plus dangereux qu'un tel refoulement<sup>2</sup>. » Donc le mot refoulement existait dans la langue française pour désigner ce qui est désagréable, ce qui est étranger, que l'on veut chasser de la conscience. Victor Hugo semble l'employer dans une acception assez proche de celle utilisée par Freud. Si les lettres de noblesse du concept de refoulement reviennent à Freud, il n'a pas inventé le terme d'inconscient, loin s'en faut<sup>3</sup>. Pour autant, il lui a donné une connotation et une postérité qui n'ont rien à voir avec celles de ses prédécesseurs. En ce qui concerne le refoulement, on peut dire de façon plus précise et plus déterminante en quoi il revient à Freud d'avoir inventé le concept.

La question du refoulement est aussi importante dans la mesure où il s'agit d'une notion pivot qui nous permet de nous interroger sur le rapport de la psychanalyse avec la science. Le refoulement est-il un concept scientifiquement valide ou cette question n'est-elle pas pertinente ? Ou bien cette question a-t-elle lieu d'être mais n'est pas validable scientifiquement ? On peut aussi se demander si le refoulement entre dans un énoncé descriptif ; est-ce plutôt un énoncé connotatif qui renvoie donc à une science dure ? Mais si c'est un énoncé descriptif, c'est effectivement davantage de l'ordre d'un récit clinique, d'une façon de réciter la clinique. Cela pose aussi le problème du statut en général de la métapsychologie, puisque dans ses travaux sur ce sujet en 1915, Freud a fait du refoulement un chapitre à part ; il a tenu à distinguer le refoulement du reste de la métapsychologie, et ce n'est sûrement pas un hasard.

---

1. Sous la direction de J. Boushira, L. Danon-Boileau, C. Janin, *Le refoulement*, Paris, Puf, 2008.

2. V. Hugo, *Quatrevingt-treize*, Paris, Le Livre de poche, 2001.

3. Je renvoie le lecteur à l'ouvrage de Henri-F. Ellenberger, *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Paris, Fayard, 2001.

Revenons au refoulement en général. Le refoulement ordinaire est, on le sait, considéré par Freud comme un refoulement secondaire. Au départ – j'allais dire au commencement – il y a le refoulement originaire. Or, le terme même d'originaire est problématique ; il s'agit en effet du *U<sub>r</sub>* allemand qui peut se traduire par primaire, fondamental, originaire, originel. En français, originel renvoie à « péché originel » ; originaire renvoie à « être originaire de », par exemple Freud était originaire de Freiberg. Primaire, c'est encore autre chose. Finalement, le terme aujourd'hui « dans le canon » est celui de refoulement originaire. Néanmoins, parmi les traducteurs de Freud, le terme de protorefoulement est en discussion avec refoulement originaire. Ce n'est pas simplement une querelle sémantique ; elle me semble être sous-tendue par une connotation théorique, toute une orientation sur la notion de refoulement originaire.

Je voudrais apporter deux éléments sur la question du refoulement originaire. D'une part, c'est un paradoxe : comment peut-il y avoir un refoulement avant même que l'inconscient ne soit constitué ? D'autre part, comment même comprendre, en dehors d'accepter un forçage logique, de faire appel à une sorte de croyance ? Comment imaginer l'existence d'un refoulement originaire alors que l'inconscient lui-même n'est pas constitué ? Le refoulement ordinaire est en effet produit par deux forces : le désinvestissement du préconscient et l'attraction par le refoulé lui-même. Or, comment imaginer le désinvestissement du préconscient, et comment imaginer surtout l'attraction du refoulé s'il n'y a pas encore eu de refoulé ? C'est donc vraiment une notion paradoxale, une notion limite, qui pose problème, et c'est en cela qu'elle est particulièrement intéressante, de l'ordre peut-être même d'une aporie.

Certain ont voulu considérer le refoulement originaire d'un point de vue historique, c'est-à-dire que le refoulement originaire se constituerait à des moments dans la vie psychique. Parmi les auteurs les plus célèbres qui ont cherché dans cette voie, Rank a situé sa constitution au moment de la

naissance, pensant que finalement il serait concomitant de la séparation d'avec le corps maternel. Quelques auteurs sont allés chercher l'origine historique du refoulement originaire dans la vie intra-utérine, fournissant des explications cliniques. D'autres ont considéré qu'il était postérieur, en particulier ceux qui ont travaillé sur la clinique de l'autisme, en cherchant à savoir si quelque chose du refoulement originaire pouvait être élaboré à partir de la clinique de l'autisme. Le refoulement originaire ou même le refoulement en général peut être conçu comme le fait de refouler quelque chose en dehors du conscient, mais pour l'envoyer où ? Évidemment, pour nous lacaniens, c'est envoyé au lieu de l'Autre. D'où la question : comment se constitue ce lieu de l'Autre ? Il est évidemment pré-existant à la naissance, en particulier à la naissance du sujet, puisque nous pensons que l'autre préexiste à la naissance du sujet. Il faudrait alors introduire deux grands Autres : l'Autre extérieur au sujet, l'autre maternel pour aller vite, dont on reçoit effectivement les messages et à partir duquel va se constituer le désir ; peut-être même un Autre qui serait constitué par le sujet lui-même – et que l'autiste n'arriverait pas à bâtir. D'où l'idée de certains auteurs que le fait de construire ce deuxième Autre, intérieur au sujet, et corrélé à l'Autre extérieur existant pour tout le monde, serait la marque du refoulement originaire qui constituerait alors la possibilité de faire naître ce deuxième Autre a priori invisible, perçu dans la clinique de l'autisme. Voilà une conception supplémentaire du refoulement originaire.

Tout à fait différente est la conception mythique. Le refoulement originaire serait un mythe freudien. Le mot de mythologie n'a-t-il pas d'ailleurs été utilisé à propos des pulsions ? On peut donc rester freudien et considérer que le refoulement originaire relève d'une pulsion. Après tout, c'est une façon de construire l'origine, une façon à partir de laquelle on va pouvoir considérer le refoulement. Il faut bien partir de quelque chose sinon on n'arrive à rien. Et sans que l'on sache quelle est la nature de ce refoulement originaire, Freud a produit là quelque chose de l'ordre du mythe qui

– pourquoi pas ? – permet d'envisager une théorie (ou plutôt une métapsychologie car je ne suis pas sûr après tout que ce soit une théorie). À propos de sa conception, Freud dit : « Nous sommes donc fondés à admettre un refoulement originaire. » C'est tout ce qu'il en dit en 1915<sup>4</sup> ; il en dira un peu plus en 1926. Le grand tenant de cette conception mythique du refoulement originaire est Conrad Stein, d'Es-space analytique. Conrad Stein rejette l'historicité, même s'il veut bien reconnaître à la théorie une certaine efficacité. « La théorie psychanalytique, loin de s'inscrire dans l'ordre de la causalité, constitue un corpus d'interprétations générales qui subsume l'ensemble d'interprétations singulières, telles qu'elles peuvent surgir dans la situation analytique<sup>5</sup>. »

Autrement dit, selon la façon dont on prend le refoulement originaire, on est déjà dans une orientation épistémologique. Selon qu'ils ont privilégié l'orientation historique ou l'orientation mythique, les auteurs se différencient dans leur conception de la métapsychologie, je dirais même de l'épistémologie de la psychanalyse. Loin de prendre parti entre les deux courants, il me semble tout de même clair qu'aucun des tenants de ces théories n'offre d'exemple clinique qui puisse véritablement être considéré comme preuve, tout au plus fournissent-ils des présomptions de la validité de leur théorie. Ce sont malgré tout des options théoriques, épistémologiques, qui ont cours dans le domaine de la psychanalyse. Si on prend le refoulement originaire comme un outil nécessaire pour faire tenir la théorie du refoulement, cela suffit, il n'est pas besoin d'aller plus loin. En revanche, la question du mythe des origines, à mon sens, va trop loin ; Freud n'a pas eu le souci de créer un mythe des origines, il a simplement voulu marquer qu'il lui fallait un outil, un concept pour faire tenir la notion de refoulement, et comme tous les autres concepts, il était prêt à l'abandonner sous

---

4. S. Freud, *Métapsychologie*, Paris, Puf, 1974.

5. C. Stein, « Conception historique ou conception mythique des origines ? À propos du refoulement originaire », *Revue française de psychanalyse*, vol. 50, n° 1, 1986.

l'effet de la clinique. Le mythe des origines, c'est un peu ce que Lacan disait à propos de saint Christophe : il tient le monde, donc sur quoi reposent les pieds de saint Christophe ? Mon idée est que Freud a simplement voulu dire qu'il faut un moment où cela commence, sans plus ; il a voulu par là poser une sorte de point d'origine, de point zéro à partir duquel le psychisme, l'inconscient plutôt se constitue. Il s'interroge : le refoulement ne serait-il pas d'origine organique, d'origine phylogénétique, en lien en particulier avec le passage de la station à quatre pattes, animale, à la station debout humaine, accompagné d'un rejet de ce qui pouvait être de la sexualité, l'odorat... ? Freud a tendance à aller dans ce sens, mais ce n'est qu'une tendance. On est, me semble-t-il, plus fidèle à Freud en considérant qu'il a voulu constituer un outil, comme je l'ai dit, inscrire un point zéro à partir duquel la théorie du refoulement pourrait tenir. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette question du refoulement originaire, mais je conclurai provisoirement en disant que c'est soit un vide infini, soit un zéro plein de l'origine.

En dehors de vouloir définir conceptuellement ou ontologiquement le refoulement originaire, Freud nous en dit plusieurs choses, du point de vue de la consistance économique. Comme il n'y a pas de possibilité de désinvestissement du préconscient ni d'attraction par le refoulé qui n'existe pas encore, il explique que ce qui est prégnant dans l'opération du refoulement originaire, c'est le contre-investissement, dont la question devient de ce fait extrêmement importante. En vérité, le refoulement originaire serait le produit du contre-investissement du préconscient, et pas de son désinvestissement, ce qui en fait un refoulement un peu particulier, les autres refoulements étant le résultat de l'attraction du refoulé et du désinvestissement du préconscient. Donc le refoulement originaire est déjà formulé d'une façon un peu différente.

Par ailleurs, un deuxième point, peut-être le plus important, concerne le refoulement originaire : c'est la fixation de la représentation psychique de la pulsion, que Freud amène

de façon très précise. À vrai dire, c'est en raison de sa fixation que cette représentation de la pulsion ne peut plus bouger, et par la suite, toutes les représentations substitutives ramèneront toujours des représentations qui ne bougeront pas. Le refoulement originaire serait donc à la fois un contre-investissement et une fixation ; c'est l'explication je dirais métapsychologique que donne Freud. Il y a le barrage de l'accès à l'inconscient mais sans l'hypothèse d'un refoulé préalable puisque justement il est originaire. Voilà brossé en quelques lignes le tableau du refoulement originaire.

*Gérard Pommier* : Le problème est situé de façon telle que toutes les portes restent ouvertes. Tu poses les différentes hypothèses abordées par les prédécesseurs de Freud entre un mythe ou bien un point zéro de l'origine. C'est un point zéro invoqué pour parler d'une forme dont il est certain qu'elle est présente dès le début de la vie. Quand on regarde un nourrisson dormir, on peut voir que quelque chose l'agite, fait retour à un moment où le seuil de sa conscience s'abaisse. Quelque chose est déjà en place, qui l'anime, qui le tracasse. C'est aller chercher une preuve au niveau des faits, ce qui a beaucoup d'importance. L'un des premiers soucis de Freud a été d'essayer de comprendre d'où venait une force dont il avait la preuve grâce à un certain nombre d'éléments de l'ordre du retour du refoulé qui, lui, est certain, dont on a des preuves tout de suite, à travers des manifestations symptomatiques, et cela chez les enfants très petits. De sorte qu'apparaissent deux problèmes.

1. Si le retour du refoulé est une évidence, il doit lui correspondre une « force refoulante », dont témoigne ce retour du refoulé. D'où vient-elle ? Quel est son motif ?
2. Cette force pose la question du refoulement proprement dit.

On se trouve devant deux questions qui n'ont pas encore de solutions. Jusqu'à aujourd'hui, on s'est contenté du fait, du résultat. Tu as évoqué le problème épistémologique de plusieurs conceptions de l'origine du refoulement originaire,

notamment avec cette proposition de lui supposer comme cause deux « Autres ». Un Autre serait le concept qui subsume ce dont le désir d'enfant résulte, pour le dire de manière un peu compliquée. Cela signifie que la cause du refoulement n'est à imputer à aucune personne en particulier, mais résulte de la relation d'une certaine femme avec un certain homme, et cela par rapport aux parents de chacun d'entre eux. Il faudrait donc au moins compter le désir de six personnes pour calculer le désir du « grand Autre ». C'est de lui que résulte un désir d'enfant : il est mis en acte par le désir d'une femme qui incarne cet Autre. Elle se débrouille comme elle peut avec ce désir qui la dépasse. C'est un Autre à dimension variable, puisque selon les rapports de cette femme avec les autres protagonistes de cette figure de l'Autre, son désir variera selon les moments.

Voilà ce qui préexiste à la naissance de l'enfant et qui le détermine. C'est une conception ultra simplifiée du « grand Autre », à laquelle on peut opposer en contrepoint une figure de l'Autre tel que le sujet l'intériorise. C'est un apport intéressant de distinguer ces deux Autres, mais il n'est pas utile de les opposer, parce que de leur coexistence résulte ce que tu as appelé à juste titre un paradoxe. Le paradoxe c'est que – historiquement – le grand Autre versus le désir de l'enfant résultant de six personnes est le premier, c'est incontestable. Il a fallu cette sommation de désirs pour qu'un enfant naisse. Historiquement. Mais – logiquement – pour l'enfant, c'est lui en tant que sujet qui est premier. Donc, par un recoupelement en quelque sorte paradoxal, si nous existons comme sujet, nous précédonc toujours ce qui nous détermine. Pourtant, c'est historiquement faux, nous refoulons originairement ce qui nous détermine. Ce que tu as posé comme paradoxe, tu en as donné la solution au travers des différents auteurs que tu as cités.

*Patrick Landman* : Néanmoins, un problème est posé par le caractère paradoxal de dire qu'il y a deux Autres : le refoulement n'est possible que s'il y a possibilité de distinguer plaisir



et déplaisir, parce qu'il s'agit toujours de refouler quelque chose qui a rapport avec du déplaisir. Si on conçoit l'Autre comme unique, peut-on imaginer que c'est en rapport avec cet Autre seulement que parviendra à se constituer pour le sujet la distinction entre plaisir et déplaisir ? Et si l'on conçoit un Autre intérieur, alors on peut imaginer qu'en rapport avec cet Autre intérieur, cette distinction entre plaisir et déplaisir parviendra à se constituer. Dans l'autisme de Kanner, forme radicale, la plus pure et la plus grave, on n'a pas du tout l'impression que la distinction entre plaisir et déplaisir fonctionne – alors que l'Autre peut fonctionner. Petit à petit, quand l'enfant va sortir dans le meilleur des cas de cet autisme, c'est à ce moment-là que le sujet distingue plaisir/déplaisir. Si l'on considère les cas de Melanie Klein, on voit que la distinction plaisir/déplaisir se constitue progressivement chez l'enfant avec des mécanismes de défense, de projection à l'extérieur, d'inversion, de retournement..., tout ce qui précède la constitution du Moi en tant que tel. C'est une des raisons pour lesquelles les auteurs qui parlent des deux Autres relient cette idée avec la constitution du plaisir/déplaisir. Cela ne vient pas de l'Autre extérieur et ne peut venir que du sujet.

*Gérard Pommier* : Cela procède du sujet, en effet. Et, pour cette raison, il faut soutenir le paradoxe qui permet d'aborder la question du plaisir et celle du déplaisir. L'intégration de l'opposition plaisir/déplaisir résulte d'un point de retournement. C'est l'équivalent d'un paradoxe, ou encore d'un refoulement nécessaire à l'existence du sujet. Il n'existe pas d'autre motif de ce refoulement que l'existence du sujet lui-même, c'est-à-dire ce qui situe tout ce qui le détermine selon l'image spatiale où, non seulement le refoulé se situerait en dessous, mais où ce qui était historiquement avant le sujet, il le situe logiquement après lui. De cette façon, il intègre comme sien le système plaisir/déplaisir. J'aimerais bien développer ce point particulier parce que cela situe le problème de la causalité psychique dans une régrédience constante. La causalité

psychique est une sorte de savonnette : on la cherche en avant, alors qu'elle est toujours en arrière. À chaque fois que nous sommes « conscients », nous refaisons la même opération de refoulement. Nous cherchons la cause de ce qui nous arrive et de ce qui nous fait penser, en avant dans l'actuel.

Freud, par exemple, avait été frappé dès le début de son œuvre par le fait que nous trouvons toujours une bonne raison pour justifier ce qui nous arrive. La cause n'est jamais laissée vacante. Les patients trouvent toujours une raison, un motif, une cause à leurs tracas, même s'ils sont faux. Cela ne leur importe même pas qu'ils soient faux. Non seulement ils construisent de telles explications, mais de plus, ce travail de construction les soulage beaucoup. On en tirera l'idée que, lorsqu'un analysant décele une raison en apparence fausse pendant une séance, il vaut mieux que l'analyste ne contredise pas le patient. Il peut l'approuver, lui dire qu'il a bien fait d'apporter cette explication, ce qui, même si elle est manifestement fausse, va le soulager. Elle est pourtant vraie du point de vue de son existence à cause de cette inversion constante, paradoxale, d'une forme de la causalité... Je ne sais comment me faire comprendre sans en donner un exemple approximatif. Imaginez que vous êtes en train de dormir, et que quelqu'un frappe à la porte ; vous construisez aussitôt un rêve à l'envers, rêve qui se termine par le fait que quelqu'un frappe à la porte et vous réveille. Voilà une belle occurrence de la causalité psychique, une cause régrédiente à laquelle Aristote n'avait pas pensé, une cause non consciente qui se situe avant la cause consciente et qui est nécessaire à l'existence du sujet lui-même.

Bien qu'il n'y ait rien de refoulé en particulier, on peut appeler « refoulement originaire » ce qui est seulement une condition de l'existence, au sens où il y a d'abord un sujet qui refoule, si on peut appeler cela refouler. Au fond, on ne trouve jamais aucun signifiant spécifique du refoulement originaire. Dans cette mesure, les tenants du refoulement comme mythe ne peuvent pas se tromper : une sorte de négativité de principe va donner son armature d'origine aux

goûts, c'est-à-dire au plaisir ou au déplaisir en effet, et infléchir en ce sens le circuit pulsionnel. On peut comprendre ainsi que les pulsions, sur leur base organique, deviennent immédiatement un mythe : mythologie très étrange, puisqu'elle façonne au même instant le corps ; mythologie encore plus étrange, parce que seulement disposée comme une condition négative qui en appelle tout aussitôt à l'invention d'une causalité, c'est-à-dire n'importe quel genre d'histoire qui imagine une raison à l'absence de sens qui vient de s'ouvrir. Cette déraison d'origine est la source de la raison de l'intelligence toujours en progrès, infinie, des enfants. En faisant cette sorte de torsion négative pour exister à son compte, le sujet arme une force qui va ensuite le pousser constamment. L'existence du sujet, en apparence sans cause, ou *causa sui*, le situe comme une sorte de cause de lui-même, qui ouvre en avant de lui un « mystère de la vie » auquel ses géniteurs ne peuvent pas répondre. La même mythologie pulsionnelle impose de porter un jugement en termes de plaisir ou de déplaisir, et ouvre l'abîme de la causalité.

*Patrick Landman* : De la sorte, le refoulement originaire est en rapport avec la naissance du sujet. On pourrait appeler cela effectivement l'opération de naissance du sujet, une opération donc mythique.

Ce n'est probablement pas le Sujet avec un grand S, mais la clinique de l'autisme semble montrer que cette constitution est peut-être non pas de l'ordre du mythe, mais tout de même de l'ordre d'une interaction. Lorsque je dis entre deux Autres, ce n'est pas la formulation la meilleure, mais on voit bien, même phénoménologiquement, que chez les autistes, d'un seul coup, quelque chose apparaît du sujet ; c'est d'ailleurs très étonnant. Le sujet ne naît pas de cette façon aussi sûrement après un long travail ; malgré tout, Melanie Klein parle de la naissance du sujet dans ses cas cliniques. Peut-être est-ce aussi pour cela que Freud a voulu faire du refoulement originaire une catégorie clinique, même si je te rejoins pour dire que, ces signifiants, on ne les a pas, on ne les attrape

jamais. Il n'en demeure pas moins qu'à mon sens, ce concept est en relation avec la clinique ; ce n'est pas simplement une conception mythique.

*Gérard Pommier* : Absolument, c'est ce que tu as déjà développé en parlant du point de vue métapsychologique de Freud sur le refoulement originaire.

*Patrick Landman* : De surcroît, il a parlé du refoulement originaire à propos de la paranoïa et notamment du cas Schreber. Dans les psychoses, un certain nombre d'arguments sont de toute évidence en faveur de l'existence d'un refoulement originaire ; la forclusion vient de quelque part. C'est le cas Schreber qui a posé la question de la fixation et celle du refoulement originaire : c'est aussi une notion clinique.

Ce que tu dis sur la causalité comme ce qu'on perçoit avec cette notion d'inversion du temps est très intéressant ; c'est très freudien. Le rêve est effectivement une bonne façon « d'attraper » l'inversion du temps, mais dans le but de maintenir le plaisir de rêver, de prolonger le sommeil ; le désir du rêve, c'est avant tout de continuer de dormir. Même si ce n'est pas le désir psychique, il est évident que c'est celui de tous les rêves. Freud l'a dit. En ce qui concerne le refoulement originaire, Freud en donne les composantes au même titre que les autres refoulements ; ce n'est pas une opération purement mythique, il y a fixation des représentants de la pulsion, contre-investissement.

*Gérard Pommier* : Absolument. Dans cette mesure, recourir au mythe ou aborder le refoulement comme une sorte de non-concept est une nécessité pour pouvoir en parler. Freud a construit toute sa métapsychologie, c'est-à-dire dès les *Trois essais*, sur une théorie de la pulsion, mais comme si sa force ne pouvait s'établir qu'à partir de ses résultats, selon un type de démonstration hypothético-déductive : l'hypothèse de la pulsion ne se vérifie que grâce à ses conséquences. La clinique apporte ses démonstrations de cette manière antérograde, et